

**Cung Giũ Nguyễn**

**LE FILS DE LA BALEINE**

**Roman**

**Avec une postface d'Alain Guillemin**

*LF*

**Les Éditions de La Frémillerie**

**© Photo couverture de Michel Lylap, 2015**  
**© Les Éditions de La Frémillerie, 2015**  
ISBN 978-2-35907-071-2

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Postface

### Cung Giũ Nguyễn où l'homme des deux rives

Extrait d'un article par  
Alain Guillemin

La littérature vietnamienne de 1862 – date de l'installation de la France en Cochinchine – à 1945 – année du coup de force japonais et de la naissance de la République démocratique – a connu un bouleversement profond. À travers la littérature française, le modèle littéraire européen tend à se substituer progressivement au modèle chinois. Dans une langue assouplie et libérée des normes littéraires du chinois classique, les prosateurs s'initient à des genres inconnus de la littérature ancienne : la nouvelle et le roman à l'occidentale. Les poètes s'affranchissent de la métrique Tang. De nouveaux thèmes apparaissent, au premier rang desquels la libération du « moi », l'exaltation de l'individu en révolte contre la morale confucéenne. Cette révolution littéraire affecte aussi le statut des créateurs et leur relation à la société.

La littérature vietnamienne francophone est l'un des fruits de cette évolution. Elle a permis aux écrivains vietnamiens qui ont fait le choix de la langue française de se familiariser avec les genres et les thèmes de la littérature française, elle a été le véhicule d'une critique moderniste

des aspects oppresseurs de certaines traditions vietnamiennes, et enfin elle a porté sur la scène internationale les valeurs universelles de la culture vietnamienne. Mais les écrivains vietnamiens de langue française, nantis d'une double culture, sont-ils, *ipso facto*, de grands passeurs ? C'est loin d'être toujours le cas. Dans un article, inspiré de « l'agir communicationnel » de Jurgen Habermas, Jean Foucart définit le passeur en ces termes :

*« Le passeur essaie de (re)construire des frontières qui ne sont pas des lignes de séparation mais plutôt des zones de communication. En d'autres termes, le passeur vise à créer de l'urbanité que l'on peut définir comme une forme de sociabilité valorisant l'art de communiquer dans la distance. »*

(Foucart 2009 : 32.)

Or la double culture n'est pas une condition suffisante pour créer de l'urbanité. En effet, si les écrivains vietnamiens d'expression française peuvent être des médiateurs aptes à surmonter les oppositions entre les deux sociétés, ils peuvent être aussi des marginaux pour qui le contact Orient-Occident est à la fois une rencontre et un choc : enrichis par la rencontre, ils peuvent être, d'un même mouvement, brisés par le choc. Les valeurs individualistes qui les libèrent du carcan des traditions les coupent aussi des structures familiales et villageoises de leur enfance.

Cung Giũ Nguyễn possédait au plus au haut point cette capacité d'urbanité, selon l'expression de Jean Foucart, qui lui a permis d'être un grand passeur. Cung Giũ Nguyễn a été capable de prendre en compte ce qu'il avait de juste dans les critiques faites par l'Occident à certains aspects de la culture ancienne du Vietnam sans en ignorer les constantes positives et sans être dupe du caractère

violent et destructeur de la colonisation française. Solidement ancré dans sa terre natale, il entretient et enrichit un dialogue constructeur entre Vietnamiens et Français, non seulement dans le domaine littéraire comme Phạm Văn Kỳ, Phạm Duy Khiêm et bien d'autres écrivains vietnamiens mais aussi dans l'espace politique et social. Cung Giũ Nguyễn fut en effet l'une des figures majeures du scoutisme vietnamien et anima, en collaboration avec son ami l'océanographe Raoul Serène, une revue d'inspiration personaliste, qui visait à réunir Vietnamiens et Français ouverts au dialogue.

### 1. *Cent ans de non-solitude*

Cung Giũ Nguyễn est né le 20 novembre 1909 à Hué. Son père, Cung Quang Bao, d'origine chinoise, était mandarin de l'enseignement, avec la fonction de *Doc-Hoc* (inspecteur académique). Sa mère, Nguyễn Phuoc Thi But, de famille impériale, était la fille aînée du duc Hồng Ngọc et la petite fille du Prince Anh Thành, dernier régent de la cour d'Annam et fils cadet de l'Empereur Minh Mạng. Après avoir reçu à Thanh Hoa, où il suit son père, une initiation au sino-vietnamien et les premiers rudiments de français, il poursuit des études secondaires, de 1922 à 1927, au prestigieux collège Quốc Học, à Hué. Il débute comme instituteur stagiaire à Nha Trang. Il en est renvoyé en 1930, par arrêté du résident supérieur de l'Annam quelques semaines avant l'insurrection de Yen Bay, sans aucun motif mentionné, mais vraisemblablement pour motif politique. On retrouve sans doute un écho de cet épisode dans un de ses poèmes, « Vietnam ou le mot » paru en juillet 1948 dans la revue *France Asie* :

*C'est à ce mot qu'il y a dix-huit ans  
Moururent treize personnes dans une petite ville,  
Seulement pour que sonne haut un doux mot.  
Elles tombèrent sur l'échafaud de fortune  
Dressé devant la force rangée et le triste silence  
Des foules sans nom, victimes, complices des bourreaux.  
Le sang chaque année repeint la bannière  
Sous laquelle fleurissent l'espérance et la colère  
D'enfants écartelés entre une sagesse et la liberté...<sup>1</sup>*

Après son licenciement, il se lance dans une carrière de journaliste et écrit notamment dans la *Gazette de Hué* avant de fonder en 1936 avec Raoul Sérène, un savant océanographe, *Les Cahiers de la jeunesse*. En 1939, il quitte Nha Trang pour devenir rédacteur en chef d'un journal de Saigon, *Soir d'Asie*. C'est dans *Soir d'Asie* qu'il publie ses « Notes marginales », longues chroniques qui prenant prétexte de l'actualité, développent dans une langue alerte et raffinée, une observation aigüe de la société vietnamienne.

Réintégré en 1945 dans les rangs de l'Éducation nationale, il mène de front sa carrière de journaliste et devient

---

<sup>1</sup> Allusion aux événements de Yen Bay. Dans la nuit du 9 au 10 Février 1930, 5 officiers et sous-officiers français de la garnison de la forteresse sont exécutés. Les insurgés, 200 tirailleurs « annamites » de la garnison, soutenus par une soixantaine de partisans venus de l'extérieur s'emparent de la place. Dénoncés, de nombreux militants et leur chef, Nguyễn Thai Hoc sont arrêtés. Ce dernier et 12 de ses camarades sont guillotins à Yen Bay le 17 Juin 1930 aux cris de « Que vive le Viêt Nam ! Que vive le Viêt Nam ! ». (Brocheux & Hémery 2004 : 306.)

en 1954 rédacteur en chef de *La Presse d'Extrême Orient*, tout en continuant à s'exprimer dans *La tribune* et *France Asie*. De 1955 à 1972, il est professeur à l'école secondaire semi-publique de Lê Qui Dôn, puis directeur du lycée Vo Trang à Nha Trang. De 1972 à 1975, il est professeur invité de langue et de littérature française à l'université de Nha Trang. Écarté de l'enseignement après 1975, il retrouve de 1989 à 1999 un poste de professeur invité de langue et de littérature française, à l'École supérieure de Pédagogie de Nha Trang.

Cung Giũ Nguyễn a séjourné en Angleterre et en France, visité, notamment Hong Kong, l'Inde, la Birmanie et les Philippines. Officier d'Académie, il était membre sociétaire de l'Association des écrivains de langue française (ADELF). Cung Giũ Nguyễn, qui a adopté dès 1933 le français comme mode d'expression, sans pour autant abandonner le vietnamien, a pratiqué tous les genres : articles de presse, essais, récits, romans, nouvelles, poèmes. De 1928 à 1995, on recense, dans les deux langues, 258 références dans sa bibliographie, sans compter 43 œuvres inédites.

C'est en 1954, avec un recueil d'essais, *Volonté d'existence*, paru aux Éditions France Asie, que Cung Giũ Nguyễn commence à être connu en France et à l'étranger. *Volonté d'existence* qui analyse le comportement moral des Vietnamiens et la constitution de l'identité nationale à travers la littérature, reçoit un accueil flatteur de la presse française et internationale. Son premier roman en français, *Le Fils de la baleine* (Fayard, 1956), qui évoque, à travers la chronique d'un village de pêcheurs vietnamiens, les conflits entre structures traditionnelles et liberté, collectivité et individu, reçoit les louanges de critiques français. Une traduction vietnamienne de *Le fils de la baleine*

due à Nguyễn Thanh Tông et Lu Huy Nguyễn a paru à Hanoï en 1995.

En 1961, Cung Giũ Nguyễn publie un second roman, également chez Fayard, *Le Domaine maudit*, dont la figure centrale est une femme, Loan, métaphore du Vietnam et qui dresse le portrait d'un pays en guerre, écartelé entre deux idéologies et deux conceptions du devoir. C'est en français, entre 1976 et 1980, qu'il a rédigé ce qu'il estime être son œuvre majeure, *Le Boujoum*, dont un extrait, « Le chant d'Amdo, Poème extrait de *Le Boujoum* », a été publié en 1980 dans la revue *Fer de lance-Rythmes et Couleurs* (n° 111-112, juillet-décembre 1980). Il faut attendre 2002 pour que *Le Boujoum* soit publié dans son intégralité aux États-Unis (Cung Giũ Nguyễn 2002). Parallèlement, *Le Boujoum* a été traduit en vietnamien par l'auteur et également publié en 1994 aux États-Unis. En raison de son éloignement des grandes capitales culturelles et du confinement auquel l'ont condamné les guerres et les contraintes politiques, Cung Giũ Nguyễn n'a pu publier qu'une partie de ses œuvres. C'est en particulier le cas de celles qu'il a rédigées en français. Sont ainsi inédits un recueil de nouvelles *Le Génie en fuite* (1953) ; des chroniques et récits, *Notes marginales* (1953), *Journal de Kanthara*, *Une ville entre deux noms*, *La robe de papier*, *L'actualité vieillit vite* (1975), *Et l'amandier est en fleur*, *Journal d'une expérience* (1986) ; des romans, *Le Serpent et la couronne* (1985), *Un certain Tsou Chen* (1972), *La Tâche de vermillon* vol. 1, *Récit de Tsao Chao* (1990) ; un poème, *Texte profane* rédigé entre 1979 et 1983, dont un extrait a été publié dans le n° 12 (automne 2010) « Vietnam, le destin du lotus » de *Rive-neuve, Continents. Revue de littérature de langue française*. Cependant, un certain nombre de manuscrits circulent dans le cercle des interlocuteurs et des amis de Cung Giũ

Nguyên qui, par sa correspondance, est resté étroitement en contact avec le reste du monde. La publication de certaines de ses œuvres inédites permettrait non seulement d'enrichir notre connaissance de l'œuvre de l'auteur mais encore de porter témoignage de la vie quotidienne des Vietnamiens, sous la plume d'un intellectuel catholique, non violent mais toujours lucide, qui, sans se départir de son humanisme et de son humour a su affronter les aléas de la société sud-vietnamienne d'après 1954, de la guerre américaine et de la répression qui succéda à la victoire de Hanoï après 1975.

Pour mettre en évidence le talent de passeur littéraire de Cung Giũ Nguyên, c'est-à-dire sa capacité de maîtriser un genre nouveau pour la littérature vietnamienne, le roman à l'occidentale, et en retour de faire connaître aux lecteurs français la société vietnamienne, à travers la société villageoise et ses coutumes, nous centrerons notre analyse sur le premier de ses romans *Le Fils de la baleine*.

## ***2. Le Fils de la baleine***

En avril 1956, les Éditions Arthème Fayard publient *Le Fils de la baleine*, premier roman d'un jeune professeur de vietnamien et de français dans un collège de Nha Trang, à 400 km de Saïgon. L'auteur, Cung Giũ Nguyên, est un parfait inconnu, nouveau venu d'une zone périphérique du champ littéraire français, l'Indochine, pour employer le vocabulaire de l'époque. Néanmoins, cet ouvrage bénéficia dans la presse française d'une très bonne réception critique. Entre le 3 mai et le 16 septembre 1956, on recense 16 articles, tous élogieux à des degrés divers. La cheville ouvrière de ce succès critique est Daniel Rops, écrivain catholique de grand renom et membre de

l'Académie française, qui connaissait l'auteur pour l'avoir rencontré, lors de la parution en 1954, de son essai, lui aussi favorablement accueilli, *Volonté d'existence*. Daniel Rops conclut par ces mots un article publié successivement dans trois journaux (*Echo-Liberté*, Lyon, 8 mai 1956, *Le Nouvel Alsacien*, Strasbourg, 6 juin 1956, *Nice-Matin*, 15 juillet 1956) :

*Voilà donc que naît, sur ce sol lointain une littérature originale qui se situe dans le cadre de la littérature française, mais a ses caractères propres, son accord unique. Jusqu'ici nous avons lu des poèmes d'Indochine, dont certains pleins de talent, des essais, des ouvrages d'études ; à notre connaissance, il n'existait encore aucune grande œuvre d'imagination digne d'être placée sur le rayon de nos bibliothèques à côté de ses émules français. Qu'un Cung Giũ Nguyễn puisse rivaliser avec un Pourrat, un Ramuz, un Giono, une Monique de Saint-Hélière, voilà qui est nouveau.*

Au-delà de la reconnaissance du talent particulier d'un nouvel auteur, ce qui fait sens dans ces quelques lignes de Daniel Rops est la prise en compte par la critique métropolitaine de l'existence d'une nouvelle branche de la littérature francophone, la littérature vietnamienne d'expression française.

L'intrigue du *Fils de la baleine* est simple. Dans un village côtier du centre du Vietnam, la vie quotidienne suit son cours. Les habitants sont dans leur quasi-totalité de simples pêcheurs, mais il y a aussi l'armateur Trãn, un épicier, un médecin et, évidemment, les notables : le maire, l'instituteur, l'ancien chef de canton, le maître des cultes. La mer rejette un jour sur la plage le corps d'un jeune inconnu. On réussit à ranimer le noyé, on le soigne,

on le guérit sans qu'il retrouve toutefois la mémoire de son passé. Si bien que personne ne sait d'où il vient et qui il est. Mỗ est aussi simple que le nom qui lui est donné, faute de connaître sa véritable identité (en vietnamien, Mỗ est une formulation populaire du terme « moi », mais il signifie aussi, « un tel », « un certain », « X »). Pour les villageois, notables en tête, il reste et restera un étranger au village, bien qu'il ait découvert sur le rivage une baleine échouée et soit devenu, de ce fait, le Fils de la baleine, avec tous les honneurs rituels que ce statut lui accorde. Inapte au travail de la pêche, il est la risée de tous, même des enfants. Mis en prison pour des vétilles, il ne trouve accueil et chaleur humaine que chez les marginaux et les réprouvés. À la fin du roman c'est avec Liên, la fille adoptive de l'épicier, conquise par sa douceur, qu'il fuira ce village hostile et retrouvera sa mémoire.

Au fil du récit, Cung Giũ Nguyễn nous apporte une série de données ethnographiques très documentées sur un village de pêcheurs du centre du Vietnam. Nous sommes ainsi renseignés sur la topographie générale du village :

*L'orgueil du village était l'ensemble d'édifices, de cours, de jardins, de portiques que comprenait la maison commune où siégeaient le conseil des notables et le temple consacré aux dieux de la mer et des eaux, aux esprits des cinq éléments, aux génies du village, fondateurs de la communauté. Situé sur les hauteurs avoisinant des collines à demi boisées, ce centre administratif et religieux se trouvait à l'écart des maisons que les habitants, par nécessité, avaient bâties en désordre près de la mer et du cours d'eau paresseux qui s'y jetait. (1956 : 232.)*

Quelques passages donnent des détails sur les techniques de pêche et la réparation des filets, les courses de barque. Mais ce qui est mis le plus souvent en scène ce sont les rituels liés aux cérémonies et fêtes qui rythment chaque année la vie du village, au premier rang desquels, le nouvel an lunaire, le Têt : Le Nouvel an pouvait venir. Depuis des semaines, le village s'était préparé à l'accueillir et à le fêter. Les maisons en brique avaient arboré leur nouveau visage ocre et rose. De la paillote fraîchement arrachée des bois recouvrait, rapiécétait certains toits [...]. Les tailleurs professionnels ou improvisés cousaient jour et nuit pour livrer à chacun son costume de printemps. L'unique « salon de coiffure » ne désemplissait pas et, jusqu'au dernier jour de l'année, le barbier, de son antique rasoir, polissait les crânes. Sur la place du marché, une maison de jeux avait été dressée et on pouvait entendre, avant les jours prescrits pour les loisirs, le bruit des sa-pèques que des croupiers faisaient sauter dans des bols et des soucoupes, pour donner aux amateurs un avant-goût de la chance. (*Ibid.* : 127.).

Autre fête calendaire, celle des âmes errantes :

*On était au quinzième jour du septième mois lunaire. Les familles devaient le soir célébrer un culte aux âmes errantes. Au marché du village, les étalages se couvraient de papier d'or et d'argent, de bougies, de paquets d'encens. Mō, pour faire quelques emplettes, faisait le tour des éventaires. Il se plaisait à observer les paysannes mal vêtues qui marchandait, sou par sou, quelques robes en papier destinées à habiller les morts.*

(*Ibid.* : 103.)

Cung Giũ Nguyên nous offre d'autre part la description particulièrement évocatrice d'un enterrement au village :

*Le village eut un divertissement supplémentaire avec les obsèques du chef de canton. Une nombreuse foule, en habits de fête, assista à la levée du corps à la maison mortuaire. On avait loué des pleureuses et les sanglots étaient d'importance, entrecoupés d'éloges à haute voix à l'adresse du défunt. Les pleurs se renouvelaient au rythme des respirations, mouraient dans le vacarme des gongs et des cymbales, ressuscitaient avec plus de force quand un pieux silence se fit brusquement. Le blanc de deuil dont se couvrait la famille du disparu, le noir de rigueur qui s'imposait aux notables et aux personnes distinguées formaient des taches insolites à côté du catafalque recouvert de papier vermillon, sur le décor bariolé de fleurs, de candélabres aux bougies rouges, de panneaux commémoratifs aux multiples couleurs.*

(Ibid. : 155.)

Enfin, l'auteur nous fournit aussi des renseignements suggestifs sur le culte de la baleine. Sur la plage, juste après la découverte du cadavre de la baleine, le maître des cultes déclare :

*« C'est Mỗ qui a découvert le Seigneur. Il en sera le fils et à ce titre portera le deuil, assistera à toutes les cérémonies qui seront célébrées à la gloire du seigneur. »*

(Ibid. : 65.)

Dans ses grands traits, cette description d'un village vietnamien est exacte. Cung Giũ Nguyên possède, en commun avec l'ethnologue ou le sociologue, une connaissance solide du milieu où il a vécu dans son enfance

et son âge adulte, ainsi que la distance critique prise avec cette société villageoise. Mais comme tout écrivain, Cung Giũ Nguyêñ est moins en quête d'une vérité du monde social que de vraisemblance romanesque. Aussi les notations ethnographiques sont-elles mises au service d'une intrigue et d'une cohérence esthétique. En ce sens, *Le Fils de la baleine*, comme toute œuvre de fiction pose au sociologue un problème spécifique : dans quelles conditions et sous quelles formes le procès littéraire peut-il produire une forme de réel susceptible de figurer vraisemblablement le réel et d'agir sur lui en proposant aux lecteurs une vision du monde social qu'il met en scène.

Les romanciers n'écrivent pas seulement à partir de la réalité, mais aussi à partir d'autres livres. Ils y trouvent déjà là des genres littéraires, des thèmes, des structures formelles, qui contribuent à informer leur intrigue et à influencer les caractères de leurs personnages. À ce titre, *Le Fils de la baleine* relève d'un genre attesté de la littérature occidentale, le roman d'éducation, associé au thème du refus de l'étranger. Ce n'est qu'à la fin du roman, après une série d'épreuves que Mỗ sẽ sera devenu un homme et retrouvera la mémoire. Les expériences de Mỗ sẽ au village s'apparentent à une suite ininterrompue d'échecs : il rentre le plus souvent bredouille de la pêche ; les enfants dont il cherche à devenir l'ami se moquent de lui et lui jettent des pierres ; l'honneur de se voir institué « Fils de la baleine » ne lui attire que des moqueries ; Trãn l'armateur qui l'avait accueilli le chasse et le maire le gifle ; il est injustement emprisonné pour un vol supposé ; les pêcheurs refusent qu'il se joigne à un équipage ; les notables rejettent sa demande de devenir citoyen du village, avec droit de vote. Mỗ sẽ ne rencontre de la sympathie que chez ceux que le village rejette : l'ancien maire, qui lassé

de l'étroitesse d'esprit de ses administrés s'est réfugié sur un îlot voisin, un voleur, la petite Liên, fille adoptive de l'épicier qui la bat à tout propos, Hoà, fille de l'armateur Tràn, que sa laideur empêche de trouver un mari.

Mỗ̃ est donc un solitaire, libre de toutes les attaches par lesquelles la société impose à chacun sa place : famille, métier, éducation et affection. Héros sans mémoire, il jette sur la société villageoise des yeux innocents qui reflètent la vision de l'enfance. Il est celui qui ne vient de nulle part, qui n'a même pas de nom. Cet innocent ne cesse donc d'être en but à l'hostilité de « *ces hommes du village, boursoufflés de haine, qui ne pardonnaient pas à quelqu'un d'être aimé* (p 32) ». Aussi Mỗ̃ ne peut-il, à la fin du roman, que partir en abandonnant le village, mais pas le Vietnam. Si toute une série de clivages structurants sépare le monde du village de celui de Mỗ̃ : la raison opposée à la folie, la tradition à l'absence de mémoire, l'injustice à la justice, l'identité à l'absence d'identité, l'intégration à l'exclusion, c'est ailleurs, mais dans son pays qu'il trouvera à se réaliser. *Le Fils de la baleine* est un monde virtuel, mais qui nous parle du monde réel. Plus précisément, il est un possible d'un monde réel particulier, un village vietnamien. Ce vraisemblable nous parle du vrai.

Pour des lecteurs français, les aperçus que fournit *Le Fils de la baleine* sur la société vietnamienne sont singulièrement riches et significatifs. En dépit de sa visée esthétique ce roman fourmille de notations justes, de descriptions éclairantes sur l'aspect physique et vestimentaire, le mode de vie, les mentalités des différents groupes sociaux d'un village vietnamien, que l'on peut confronter à d'autres sources. Il nous renseigne ensuite sur cette cristallisation de l'imaginaire social que constitue la littérature et sur la capacité de cette dernière à mettre en scène dans

l'imaginaire social la société de leur temps et de la faire connaître à des lecteurs d'autres cultures.

## Références

FOUCART, Jean, 2009, « Métissage et interculturel : une approche à partir de la transaction », *Pensée plurielle*, 2, 21.

LOWE, Lisa, 1993, « Literary Nomadics in Franco-phone Allegories of Postcolonialism : Pham Van Ky and Tahar Ben Jelloun », *Yale French Studies*, 82 : 43-61.

Pierre Brocheux, Daniel Hémerly, 2004, Indochine. *La colonisation ambiguë (1858-1954)*, p 306.

CUNG, Giũ Nguyễn, 1956, *Le Fils de la baleine*, Paris : Fayard.

CUNG, Giũ Nguyễn, 1961, *Le Domaine maudit*, Paris : Fayard.

CUNG, Giũ Nguyễn, 2002, *Le Boujourn*, Dallas, Texas : Cung Giu Nguyễn Center Publication.

CUNG, Giũ Nguyễn, 1954, « Volonté d'existence », *France Asie*, p 38.

XXXXXX, Réflexion autour des cahiers, Cahiers de la jeunesse, N° 14, décembre 1937, p 67

*De l'Indochine à l'Algérie. La jeunesse en mouvement des deux côtés du miroir colonial (1940 -1962)*, sous la direction de Nicolas Bancel , Daniel Denis et Youssef Fates, Éditions de la Découverte, 2003, p 7

Agathe Larcher-Goscha, « Sports, colonialisme et identités nationales : premières approches du « corps à corps colonial » en Indochine (1918-1945) », in *De l'Indochine à L'Algérie, la jeunesse en mouvements des deux côtés du miroir colonial, 1940- 1962*, Nicolas Bancel, Daniel Denis et Youssef Fates, Paris, La Découverte, 2003, pp. 15-31

Agathe Larcher-Goscha, *La voie étroite des reformes coloniales et la collaboration Franco- Annamite*, Revue Française d' Histoire d'Outre-Mer, 309, 4<sup>e</sup> Trimestre 1995, p 414

Sébastien Verney, *Entre Révolution Nationale, collaboration et identités nationales, 1940-1945*, Riveneuve Editions, 2012, p 325

Pierre Brocheux, « Une adolescence indochinoise (Entretien avec Pierre Brocheux réalisé par Agathe Larcher-Goscha et Daniel Denis) », in *De l'Indochine à l'Algérie. La jeunesse en mouvement des deux côtés du miroir colonial (1940 - 1962)*, op.cit, 43.

David Marr, 1984, *Vietnam Tradition on Trial (1920-1945)*, University of California Press, p 801.

Hoàng Đạo Thúy, « La constitution du scoutisme indochinois. Témoignage de Hoang Dao Thuy », in *De l'Indochine à L'Algérie, la jeunesse en mouvements des deux côtés du miroir colonial, 1940-1962*, Nicolas Bancel, Daniel Denis et Youssef Fates, Paris, La Découverte, 2003, 54.

### Alain Guillemin

Docteur en sociologie (Paris, E.H.E.S.S, 1981)

Chercheur sur contrat au Centre de Sociologie Rurale (E.H.E.S.S, Paris), 1969-1977

Ingénieur d'études (C.N.R.S) : de 1977 à 1981, au Centre de sociologie rurale, de 1981 à 1988 au Centre de Recherche en Ecologie Sociale (E.H.E.S.S, Marseille)

Chargé de recherche de 1<sup>ère</sup> classe au C.N.R.S depuis 1989, affecté au Laboratoire Méditerranéen d'Etudes Sociologiques (C.N.R.S, Université de Provence), à Aix en Provence,

Chercheur associé à l'Institut de Recherche sur le Sud Est Asiatique, Maison Asie Pacifique, Marseille.

Également correspondant de la revue Riveneuve Continents, il y a coordonné un numéro spécial sur les relations littéraires

entre la France et le Viêt Nam, *Vietnam, le destin du lotus*. Traducteur de l'anglais en collaboration avec Patricia Fogarty d'un ouvrage de Nathalie Huynh Chau Nguyễn sous le titre *La mémoire est un autre pays, Femmes de la diaspora vietnamienne* (Rive-neuve éditions, 2013).